CHAPITRE PREMIER

C'est la nuit. Il est tard. Je roule sur une route déserte. Je suis bercé par le bruit des pneus sur l'asphalte et par celui du moteur qui ronronne comme un gros félin d'acier. Voilà un moment que je n'ai croisé aucun véhicule. Je suis seul, seul dans les ténèbres que trouent avec difficulté les phares de ma voiture. Autour de moi, c'est si noir que j'ai l'impression d'avancer au milieu du vide, d'errer au sein d'un néant opaque.

J'ai hâte d'être chez moi. Je suis fatigué. Je m'endors. Je ne veux pas succomber au sommeil. Je crains de m'assoupir au volant. C'est déjà arrivé à ma sœur, elle a failli mourir. Heureusement, elle s'en est tirée. Ce ne sera peut-être pas mon cas si je m'endors.

J'ai demandé à Dieu de m'aider à rester éveillé, mais je ne suis pas sûr de pouvoir me fier à lui. Je devrais écouter la radio. Entendre parler un animateur m'aiderait à demeurer vigilant. Je tourne le bouton. Une symphonie. Trop calme. Je choisis un autre poste. De la musique planante au synthétiseur. Ma troisième tentative n'a pas plus de succès : des berceuses. Il vaut mieux n'écouter que le bruit des pneus sur l'asphalte et celui du moteur qui ronronne comme un gros félin d'acier. C'est la nuit. Il est tard. Je suis seul. J'ai sommeil.

Il faudrait que je me garde en alerte en songeant à un sujet précis, mais je n'en trouve aucun.

Il me semble que j'aperçois quelque chose au loin, quelque chose dont je m'approche chaque seconde. On dirait un arbre planté au milieu de la route. Non, ce n'est pas un arbre. C'est une silhouette. Une silhouette haute et mince. Un auto-stoppeur ? Un conducteur en panne qui a besoin d'aide ?

J'appuie sur les freins, continuant d'avancer vers l'inconnu à une vitesse moindre. Je distingue de mieux en mieux le personnage. Je…

Tout à coup, j'ai un choc. Il y a ce grand frisson qui me traverse de la tête aux pieds : l'individu porte une cape noire. Il a recouvert son crâne et ses épaules d'un large masque, un masque qui représente une tête de bouc. Dans sa main droite, l'homme tient une tête coupée, sanglante. Il est comme ça, debout et immobile au milieu de la route, les jambes légèrement écartées. Il émane une force froide de cet homme, qu'augmente une détermination évidente. Celle de tuer.

Ma voiture est presque arrêtée maintenant, à quelques mètres de lui. L'homme se met en marche dans ma direction, tenant toujours la tête dans sa main. Il marche vers la voiture, il marche vers moi. Je sais que bientôt, il atteindra son but. Il ouvrira la porte que je n'ai pas verrouillée et ensuite… *ensuite*…

Je me réveille en sueur, le cœur battant dans les ténèbres de la chambre glaciale. Je tends la main hors du lit. Pour actionner l'interrupteur, je tâtonne sur le fil électrique qui relie ma lampe de chevet à la prise de courant. J'ai la crainte de sentir une main froide, une main de mort, se refermer sur mon poignet, interceptant mon geste avant que je puisse donner un peu de lumière au milieu de la nuit.

Rien ne se passe. J'allume la lampe. Ma chambre n'a pas changé. Contre le mur du fond, il y a ce vieux lit dans lequel je suis couché, sur un matelas usé. Une commode défraîchie occupe l'autre extrémité, à gauche. Et c'est tout, si l'on excepte une affiche que j'ai collée au mur. Je n'ai plus beaucoup de meubles depuis que Marie est partie.

Je prends un verre d'eau que j'ai posé sur le sol, près du lit, avant d'aller me coucher, hier vers minuit. J'en bois une grande gorgée. L'eau est froide, comme la chambre. Je devrais activer le chauffage électrique, mais ça coûte cher et je n'ai pas envie de sortir du lit. De toute façon, quand la plinthe fonctionne pendant la nuit, je me réveille déshydraté et nauséeux, le lendemain. Aussi, ça réveillerait les insectes, et je ne veux pas que ça arrive. Je préfère avoir froid, et puis mon corps finit toujours par se réchauffer sous les couvertures.

Je regarde le cadran lumineux du radio-réveil, sur le sol, près du verre d'eau. Trois heures trente-trois. Le rêve m'a perturbé. Il en émanait une atmosphère bizarre, troublante. Quand j'étais enfant, je faisais souvent des cauchemars. Plus maintenant.

Serai-je capable de me rendormir ? Demain, c'est lundi. Pas une grosse journée, mais il faudrait quand même que je sois reposé. Quand j'ai manqué de sommeil, je me sens vidé, sans énergie. Je me traîne d'une pièce à l'autre, extérieur à moi-même.

Je prie Dieu pour qu'il m'aide à me calmer.

La sonnette me réveille. Sans doute le facteur qui m'apporte un colis pour l'émission de radio. Il faudrait que je contacte les responsables des services de presse pour qu'ils arrêtent de m'envoyer des documents. Je ne trouve pas l'énergie de le faire. Tant pis.

Je m'habille en vitesse, car je n'ai pas envie d'aller chercher le paquet au bureau de poste, qui n'est pas très près de chez moi. Je grimace à la perspective de devoir faire ce trajet à pied, par une froide journée d'automne. Quand j'arrive dans le hall d'entrée, l'homme s'apprête à s'en aller. J'ouvre la porte.

— Hé ! Je suis là.

Il se retourne, revient vers moi, me tend le paquet et une attestation de réception à signer. Je m'appuie contre le mur, griffonne mon nom, lui remets la feuille. Il salue et s'en va. J'en profite pour prendre le reste du courrier : des publicités et un exemplaire gratuit du journal local. Une courte lettre circulaire l'accompagne : *En espérant que ce numéro gratuit vous plaise, nous vous invitons à vous abonner à notre quotidien. Vous pouvez nous téléphoner au…*

Je me rends dans la cuisine/salle à manger, m'assois sur une chaise bancale, les coudes sur la vieille table achetée au marché aux puces. J'ouvre le paquet. Deux CD que je n'écouterai pas : Les Gargouilles, un groupe rock, et François Cherrier, probablement un chanteur folk, si j'en juge d'après la pochette. Les Gargouilles ont des titres de chansons un peu bizarres : « À l'intérieur du rêve, elle trouvait sa harpe », « Une nuit sur l'autoroute », « Envoûtés sur la place bleue », « Les façades précaires », « Précipice pour toi », « Propices aux flammes » et « Veines ». La pochette les représente debout devant le parvis d'une église, maquillés en blanc et grimaçants. Le chansonnier François Cherrier, lui, pose avec sa guitare bleue dans un décor que je reconnais : il se tient devant la petite forêt qui borde l'autoroute située non loin de chez moi. Il chante des chansons comme « Enfermé sous terre », « Le heurtoir t'a élu », « Éligible à mourir », « Les coupables en coulisse », « Ils fuient la lumière et sont souvent aveugles », « Je frappe la nuit à toutes les portes » et « Mon portrait te regarde ». Ces deux albums n'ont pas l'air intéressants. J'écoute peu de musique et je préfère le classique (Chopin, Debussy, Satie). J'étais prêt à analyser ces albums quand on me payait, mais, maintenant, c'est inutile que je perde mon temps avec eux puisque je suis au chômage. Je pourrais les revendre, mais la boutique de livres et de disques d'occasion se trouve loin de chez moi, et il fait froid dehors. Or, je n'ai pas envie d'aller vendre ces disques là-bas. Je grimace à la perspective de devoir effectuer ce trajet à pied, par une froide journée d'automne.

En préparant le café, je repense à mon rêve de la nuit passée. En plein jour, avec les heures qui se sont intercalées entre le cauchemar et moi, il me paraît plus absurde qu'inquiétant. N'empêche : cette vision avait de quoi provoquer un certain malaise. Je me demande pourquoi j'ai rêvé à cela. C'est fascinant de savoir que les songes proviennent de notre pensée, que notre inconscient les construit.

Quel message mon inconscient tente-t-il de m'envoyer ? Un homme-bête qui tient une tête coupée dans sa main, qu'est-ce que cela veut dire ? Que symbolise un bouc, pour moi ? Le diable, peut-être. Donc, le mal. Et cette tête coupée ? Je me sens déraciné, en rupture avec mon identité, en proie au malaise ? Mais tout cela, je le sais, alors pourquoi mes rêves chercheraient-ils à le représenter de façon symbolique ?

Comme je ne trouve aucune réponse, ça ne sert à rien d'y penser.

Pour me changer les idées, je feuillette le journal. Rien de nouveau : des disparitions, des magouilles, de l'insatisfaction, un article sur les chats errants qui se multiplient dans le quartier pauvre du centre-ville, à un point tel qu'une pétition circule pour demander au maire d'enrayer le problème.

Il fait froid dans la maison. Je devrais peut-être mettre le chauffage électrique en marche, mais je n'ai pas d'argent pour ça. De toute façon, en après-midi, les rayons du soleil vont éclairer et réchauffer le petit salon/cabinet de travail. La température intérieure sera plus élevée, et le soleil, ça ne coûte rien. C'est toujours ça de gagné.

Je jette un regard au cadran lumineux du radio-réveil. Pendant quelques secondes, j'ai l'impression qu'il est posé sur le sol de la cuisine à côté d'un verre d'eau et qu'il indique trois heures trente-trois, mais c'est une illusion. Il se trouve sur le comptoir, à quelques mètres de moi. Il indique dix heures. Serai-je capable de me rendormir ? Ça ne vaut pas la peine. La nuit dernière, je me suis longtemps tourné et retourné sous les couvertures. Heureusement, je n'ai pas souvent de cauchemar. Je suis donc quitte.

Aujourd'hui, je devrais rédiger un curriculum vitæ pour me trouver un emploi, mais je n'en ai pas envie. Il faudrait que j'utilise le vieil ordinateur que m'a laissé Marie. Cette machine fonctionne mal.

Elle s'éteint parfois sans raison apparente. Ou alors l'écran se fige. Si j'avais de l'argent, j'en achèterais un neuf. Mais ce n'est sans doute pas nécessaire. Je ne me sers pas tellement de cette machine depuis qu'Internet est débranché. Marie utilisait beaucoup Internet pour ses loisirs ou son travail. J'en profitais aussi, mais c'était hors de question que je paie pour ça. Résultat : il n'y a plus de connexion.

Je dois écrire à ma sœur aujourd'hui. Je lui écrirai à la main et lui posterai la lettre. Ça prendra plus de temps à se rendre, mais ça sera une belle surprise. En plus, j'ai des enveloppes préaffranchies qu'on m'a données quand j'étais chroniqueur à la radio. Elles sont rangées dans une boîte, à côté des lettres que m'écrivait parfois Marie. Il m'arrive de les relire et d'avoir l'impression que j'en connais le contenu, mais aussi que je le découvre.

Je commence à écrire, en utilisant l'un des stylos de la radio. Il ne fonctionne pas très bien. Si j'avais de l'argent, j'en achèterais un neuf, mais ce n'est sans doute pas nécessaire. Je prends le temps de former des lettres lisibles. Elles se détachent sur le papier blanc comme des insectes sur la neige. Les voyelles ont quelque chose de luisant, les consonnes sont plus souples, moins métalliques.

Je ne veux pas que ma sœur s'inquiète à mon sujet. Je me souviens de lui avoir promis que je lui écrirais, par Internet ou autrement. J'ai encore une adresse de courrier électronique, mais je n'ai pas envie de marcher jusqu'au café le plus proche. En plus des clients habituels, on y trouve trois ordinateurs portables connectés à Internet. Le café est situé loin de chez moi, et il fait froid dehors. J'utilisais surtout Internet dans le cadre de mon travail. Je n'ai pas besoin de répondre aux gens qui m'écrivent en pensant que je suis toujours chroniqueur : pourquoi le ferais-je gratuitement ?

Dans la lettre à ma sœur, j'explique ma situation en détail. Je crois qu'elle souhaitait la transmettre à sa voyante, qui est très bonne, à son avis. Moi, je suis sceptique par rapport à ces gens-là. À long terme, ils soutirent de grosses sommes d'argent pour formuler des prédictions farfelues, pour dire à leurs clients ce qu'ils veulent entendre. Mais si ça réjouit ma sœur… et puis ça m'occupe… et puis ça m'aide à voir clair dans ma nouvelle vie.

Je raconte tout, à partir du début. Marie m'annonce qu'elle a un amant depuis huit mois et qu'elle me quitte pour emménager avec lui. Notre séparation. Marie récupère ses affaires. Toutes ses affaires, y compris la voiture. Marie trouve un agent immobilier pour vendre la maison. Nous en venons à une entente verbale : j'habite seul ici jusqu'à ce que la demeure soit vendue. Marie déménage loin avec son amant. Ensuite, le congédiement de la radio. La demande de prestations d'assurance-emploi. Le premier versement. Le deuxième. Le troisième.

J'écris. *J'aimais tenir une chronique culturelle, le matin. Ça ne payait pas autant que j'aurais voulu, mais ça m'occupait l'esprit, et puis, avec le salaire de Marie, on vivait correctement. Je contribuais à la hauteur de mes possibilités. J'arrivais tôt au bureau, Marie me déposait à la station avant d'aller travailler. Je revenais en autobus une fois le bilan de l'émission terminé. Dans l'autobus ou ailleurs, on ne m'a jamais harcelé ou demandé d'autographe. Je n'étais pas une vedette. On entendait ma voix à la radio chaque jour, mais je n'étais ni l'animateur ni le responsable de la revue de presse ou des sports. Comme tu le sais, j'intervenais trois fois : une brève prise de parole, un commentaire rapide et une présentation plus longue. On a vu quelquefois ma photo dans les journaux, quand ils parlaient de l'émission du matin, mais on ne me reconnaissait pas : j'avais l'air plus gros, plus âgé, et on aurait dit que mes cheveux bruns étaient blonds.*

Je relis ce paragraphe, mes mains sont glacées. J'ai hâte que les rayons du soleil arrivent sur la table pour que je puisse y poser mes mains à plat afin de les réchauffer. Dans une trentaine de minutes, je suppose. Je me frotte les mains l'une contre l'autre pour produire un peu de chaleur. Je plaque la droite contre ma joue. C'est froid.

J'ai été déçu quand on m'a congédié pour des raisons de « restructuration ». Pendant un bout de temps, j'ai espéré qu'on me recontacte pour enregistrer des publicités de commerces locaux, comme lorsque j'étais chroniqueur culturel. En vain. On ne m'a jamais rappelé. Dommage, c'était une source de revenus supplémentaires et ce n'était pas difficile.

Je relis ce paragraphe, mes mains sont glacées. Quand le soleil arrivera-t-il ? Je continue d'écrire en imaginant la voyante à qui ma sœur veut montrer cette lettre. Ce doit être une femme d'un certain âge, au visage ridé, assise devant un guéridon, entourée d'un décor sombre : une pièce remplie de chandelles, de boules de cristal, de pendentifs bizarres, de cartes de tarot, de grimoires… Une odeur d'encens plane peut-être sur l'endroit, dont elle imprègne les rideaux noirs et lourds. Je vois la femme en train de toucher la feuille sur laquelle j'écris. Elle essaie d'en ressentir les vibrations, frottant le bout de ses doigts sur l'encre séchée. Ensuite, le verdict tombera. Combien de mois de malheur, encore ?

Je me remets au travail. Les mots s'alignent, racontant mon existence quotidienne : la solitude, le froid, le manque d'argent, les promenades que je fais parfois pour passer le temps, les journées qui se suivent, monotones et semblables.

Une fois le message terminé, je glisse la lettre dans l'enveloppe préaffranchie, que je referme après l'avoir collée. Voilà. Je n'ai pas envie d'aller au bureau de poste, qui n'est pas très près de chez moi. Je grimace à la perspective de devoir effectuer ce trajet à pied, par une froide journée d'automne. Heureusement, il y a une boîte aux lettres située à quelques rues de ma maison.

J'ai pris l'une des lettres de Marie dans la boîte où elles sont rangées. Je parcours les phrases, trop mouvantes pour que je puisse lire longtemps sans me sentir fatigué. Avec des mots à la fois familiers et nouveaux, elle évoque des souvenirs qui me semblent irréels. Dès le départ, j'ai craint de la perdre. Les événements ont prouvé que j'avais raison.

Même si je tiens à toi de tout mon cœur, ce n'est pas toujours aisé, tu sais. Trop souvent, j'ai mal et je me souviens de nos débuts pour me réconforter, alors que tout allait si bien entre nous. J'aimerais que tu m'accordes ta confiance, Marc. Je te jure que je n'ai jamais eu envie d'aller voir ailleurs, comme tu le redoutes. Je veux t'être fidèle, ne l'oublie jamais. Quand je bavarde avec le facteur, avec des collègues ou d'autres hommes, je n'ai jamais en tête l'idée de te tromper, au contraire ! Tu sais que j'ai toujours apprécié la compagnie des gens, j'aime échanger, discuter, mais c'est purement amical, je te le jure !

En ce moment, je m'avoue confuse de notre « scène » d'hier soir. Je suis flattée par ton attitude, je comprends que tu m'aimes et que ton attachement est très fort. Cependant, puisqu'il faut bien nommer les choses, ta jalousie — tu le reconnais toi-même — est de plus en plus lourde à supporter. Surtout quand, en plus, tu te replies sur toi sans vouloir me parler, sans répondre à mes questions. Je me sens très seule et j'ai mal.

J'habite une maison bizarre, anguleuse, tout droit sortie d'un rêve fiévreux. Quand on la regarde, on a l'impression de voir plusieurs gros cubes empilés les uns sur les autres, avec des fenêtres ici et là et de la tôle ondulée noire sur les côtés. L'intérieur ressemble à un labyrinthe : au rez-de-chaussée, le couloir bifurque souvent à angle droit. Ce qui est bizarre, c'est que la maison n'est pas très grande, on ne comprend donc pas les raisons qui ont motivé l'architecte à concevoir tous ces détours. Peut-être était-ce une fantaisie, une entorse aux conventions attribuable à la bravade ou au souci d'originalité.

Ma demeure est située au fond d'une impasse. Sur cette rue, il y a plusieurs terrains vacants, à vendre. En comptant la mienne, on dénombre trois maisons. Les deux autres se trouvent plus loin, au coin de ma rue (Verliers) et de celle sur laquelle elle donne (Rivail). Un couple de retraités habite celle de gauche. Ils s'absentent l'automne et l'hiver, séjournant dans un pays tropical. Un homme seul vit dans la troisième maison : Roland Lemaître. Il est gardien de nuit. C'est un gaillard borgne, âgé d'une cinquantaine d'années. Il a perdu son œil voilà trente ans, lors d'une rixe survenue dans un bar.

Je regarde encore la façade pendant quelques secondes avant de commencer à tondre la pelouse. Aujourd'hui, des corvées m'attendent : laver la vaisselle, la douche et les draps, épousseter les meubles, passer l'aspirateur… La maison doit constamment être propre, car il faut donner une bonne impression aux acheteurs éventuels qui la visitent de temps à autre, accompagnés par l'agent immobilier. Voilà d'ailleurs quelques jours qu'il n'a pas donné signe de vie, mais ce n'est pas si grave. Tout à son amour, Marie ne s'en soucie pas. Quant à moi, ça me permet de souffler. J'ai dit à Dieu que je n'étais pas pressé de vendre la maison. J'ignore s'il m'entend.

Ma main est petite dans celle de Dieu. Je libère mon emprise afin de laisser tomber l'enveloppe pour ma sœur dans la boîte aux lettres. Elle disparaît, avalée par le gros cube rouge. Comme elle, le soleil disparaît vite, gobé par les ténèbres automnales. Je n'ai pas envie de marcher longtemps, mais je dois prendre l'air. C'est bon pour moi ; le médecin me l'a dit quand je l'ai consulté, voilà six mois. Je continue à marcher sur la rue Lorrain, sans croiser aucun voisin. Le quartier est calme. De temps en temps, par les fenêtres, j'aperçois la lueur bleutée des téléviseurs.

Je reviens enfin chez moi, m'installant à la table de cuisine. Le téléphone n'a pas sonné de la journée. Il sonne rarement. Il faut dire que je suis méfiant, peu habitué à accorder ma confiance aux autres, peu enclin aux rencontres. Connaître une nouvelle personne est toujours risqué. Je m'effraie de laisser entrer dans ma vie quelqu'un qui peut me faire du mal.

J’ai peu d’amis. Certains d’entre eux sont morts, comme Rémi, qui s’est suicidé. Je me suis brouillé avec d’autres, certains ont changé radicalement, comme Jacques, devenu membre d’une secte. Quelques-uns ont déménagé, et nous avons perdu progressivement le contact, sans compter ceux qui se sont mariés et n’ont du temps que pour leur carrière ou leur famille. Quand j’étais chroniqueur à la radio, j’avais des rapports cordiaux, mais professionnels, avec mes collègues. Peut-être me trouvaient-ils froid. Je n’avais qu’une envie, une fois mon travail terminé : rentrer chez moi pour retrouver mes affaires et rénover la maison — vernir les fenêtres ou repeindre, par exemple.

Pendant longtemps, j’ai vu un vieux copain, Bernard, avec qui je suis allé à l’école. On se racontait des souvenirs d’enfance. On vieillissait ensemble autour d’un café. Je ne lui ai pas parlé depuis un moment, la perspective de le fréquenter me déplait sans que je puisse expliquer pourquoi.

En général, je vis bien dans ma solitude. Si je m’ennuie, je peux parler aux murs, au plancher, aux fenêtres, à la table de la cuisine. Chacun de ces objets me répond à sa façon. Je lis et je regarde la télévision — j’ai une petite antenne, car je ne veux pas payer pour les chaînes câblées. L’image est parfois brouillée, mais ça n’est pas grave, puisque c’est gratuit.

Ma vie est bizarre, anguleuse, tout droit sortie d’un rêve fiévreux. Son cours bifurque ici et là, à angle droit. Il y a eu un angle droit lorsque Marie a subitement décidé de partir. Un autre quand j’ai perdu mon travail à la radio. Dieu sait que ma vie est sans importance ; je ne comprends donc pas les raisons qui l’ont motivé à concevoir tous ces détours. Peut-être était-ce une fantaisie, une entorse aux conventions attribuable à la bravade ou au souci d’originalité.

La nuit s’est plaquée aux fenêtres. J’ai presque l’impression qu’il s’agit d’un être vivant qui se colle contre les vitres pour masquer le décor. Seule la lueur faible d’un réverbère contredit mon illusion. La rue est silencieuse, morte. En arrière-plan, un chroniqueur parle, à la télévision. Il présente l’un des CD que j’ai reçus ce matin. Je continue de jouer aux cartes, seul.

Le téléphone sonne. Je me lève pour aller décrocher avant de comprendre que le son provient du téléviseur.